

## DU SYMBOLE AU MYTHE: SYMÉTRIE ET SUCCESSION

Milka LODETTI (Paris)

Le mot « mythe » signifie d'abord « parole »<sup>1</sup>, il ne contient donc aucune idée de succession. Le mot « symbole » désigne d'abord un objet coupé en deux et ne contient aucune idée de langage. Mais le mythe a fini par être un récit, le symbole a fini par être un signe. Le propre du récit est la succession. Le propre du signe est la signification, c'est-à-dire son lien avec le signifié. Le signifié et le signe symbolisent en ce qu'ils sont les deux parties d'un tout. Quand on pense à un signe, on pense aussi à l'intention de communiquer ; cette intention se servirait de signes comme de moyens pour la communication de ce qui doit être signifié. Dès lors, il n'y a pas de commune mesure entre le signe et le signifié. Aussi, peut-on laisser de côté le mot de symbole quand on veut traiter de ces signes intentionnels. Ou, si l'on réduit le langage à l'intention de communiquer, le symbole n'est plus qu'un signe parmi d'autres, un procédé de communication. Mais l'on peut aussi concevoir un langage antérieur à l'intention de communiquer et dont les signes ne seraient pas des moyens. Si l'on appelait expression un tel langage, cette expression serait commensurable à l'exprimé et symboliserait avec lui. Le symbole et l'exprimé seraient donc égaux, mais de sens contraire. En effet, ce que l'expression exprime, par lui-même est caché. L'expression est cet exprimé lui-même en tant qu'il se montre. L'expression est en quelque sorte le symétrique de ce qu'elle exprime. J'ai proposé d'appeler existence ce qui est exprimé<sup>2</sup>. L'expression est symbole de l'existence, elle lui est parfaitement adéquate, c'est-à-dire l'exprime tout entière, elle est l'existence même à ceci près que l'existence par elle-même n'apparaît pas, alors que l'expression est l'apparaître de l'existence. L'expression est donc égale et opposée à l'existence, voilà pourquoi on

<sup>1</sup> Milka LODETTI, *Le Langage du langage*, dans *Revue de l'enseignement philosophique*, oct.-nov. 1962, p. 3.

<sup>2</sup> Milka LODETTI, *La matière imaginaire*, 1959. « Le Signe et le Symbole », p. 53.

peut traiter l'existence et l'expression comme deux symétriques et dire que le symbole nous enseigne une telle symétrie. Si l'on ne disposait que du symbole, qui est ce que l'on peut rêver de plus parfait en matière de langage, on risquerait, soit de réduire l'existence à l'expression, puisque l'expression la supplée entièrement et puisqu'elle a sur l'existence toujours cachée l'avantage de la présence et de la manifestation, soit, si l'on reconnaît l'expression comme simple expression et comme symbole d'autre chose, d'engager la réflexion dans un va-et-vient pendulaire, un éternel retour entre les contraires. On peut même renverser l'ordre que je viens d'esquisser entre l'existence et l'expression et, frappé par l'opposition qui servait à les distinguer, poser désormais l'expression en premier et lui opposer l'existence comme sa négation. C'est ainsi que l'obscurité devrait nier la lumière, que le néant devrait nier l'être, que la liberté devrait nier le fait. Selon les doctrines, ce qui est préféré est le terme positif ou le terme négatif. Les pythagoriciens, et Aristote après eux, préféreraient la série des termes positifs : bien, être, lumière, limite, etc. Sartre, de toute évidence, préfère le néant ou la liberté, mais il met l'être et le fait en premier et arrive aux seconds par voie de négation. Le symbole une fois donné, on se trouve devant une adéquation mutuelle, un échange entre termes égaux sans connaître la voie et le sens. Si l'on ne considère plus qu'un terme, l'expression ou apparaît ou phénomène comme on voudra l'appeler, on n'a même plus aucune idée du sens et, bien que l'on croie encore avoir affaire au langage, on a laissé échapper le langage vivant et l'on n'a plus que l'ombre du langage.

Avant de fournir le fondement de l'existence, le mythe fonde l'expression elle-même et institue le langage en restituant au symbole le sens. Certes, quand la pensée rationnelle se mit à utiliser les mythes en guise d'allégories, elle tint la succession pour une figure de la simultanéité. Par exemple, selon Plotin, la procession des trois hypostases, qui a lieu dans l'éternel, peut être figurée par les paternités et filiations d'Ouranos, Cronos et Zeus. Et ainsi la philosophie a-t-elle pris l'habitude de négliger l'essentiel du mythe qui est la succession et, mieux encore, la généalogie. Pourtant, la question essentielle de la philosophie elle-même est celle du principe. Le propos du récit, c'est-à-dire du mythe, est de conter la façon dont le commencement a engendré la suite. Et ne cherchons pas ici ce que le mythe peut nous apprendre sur le commencement de l'existence, c'est-à-dire sur l'existence première. Regardons seulement ce qu'il nous apprend sur le rapport entre l'existence et l'expression. Mais le mythe peut-il nous enseigner quelque chose ? N'essayons même pas de répondre à cette question et bornons-nous alors à chercher ce que le mythe nous dit, que nous consentions ou non à le croire, sur le rapport entre l'existence et l'expression. Si l'expression est l'existence exprimée, c'est-à-dire dévoilée, l'existence est voilée, cachée ou obscure. Dès lors, l'obscurité figure l'existence, la lumière figure l'expression. Par conséquent, les récits qui posent en premier la nuit et en second la

lumière nous disent que l'existence précède l'expression. La théologie d'hypostases divines qui pose en premier le bien ou une volonté, en second le beau ou une sagesse, appelée « verbe » du premier, suit ce même ordre. Dans la table des éléments pythagoriciens évoquée au premier livre de la Métaphysique d'Aristote, l'ordre est renversé<sup>1</sup>. Sartre, après Bergson, imite Aristote qui, en son Livre XII, refuse de poser le néant en premier<sup>2</sup>. Mais la démarche de Sartre a sa logique ; il commence par l'homme ; celui-ci se trouve devant un tout fait, devant un monde en quelque sorte proféré ; il n'y introduit l'existence que par voie de néantisation, par un acte de liberté. L'action brise l'être donné à la connaissance et produit cette existence qui devrait être antérieure si le pour-soi divin existait. Mais rien n'oblige le philosophe à commencer par la connaissance et à constater d'abord un donné. Il pourrait s'apercevoir qu'il vit, et non pas seul, mais en commun avec d'autres êtres, il commencerait donc par l'existence et irait ensuite non pas directement à la connaissance, mais d'abord à l'expression ; car, en passant de l'existence au langage, il s'apercevrait aussi que la communication et le discours rationnel sont précédés par l'expression, dont la création artistique est une forme esthétique et savante. L'athée pourra en rester là, s'il trouve, sans recours à Dieu, une explication satisfaisante de la beauté. D'autres sont renvoyés, par la contemplation, à un amour divin qui s'exprime dans une beauté divine<sup>3</sup>, modèle et élément de toute autre expression. Tout ce qui nous tient à cœur dans l'existence est conservé dans son expression. De même, la beauté du verbe divin exprime intégralement l'amour divin. C'est là une procession éternelle. Mais la succession mythologique des dieux nous apporte une information dont la structure n'est pas très différente, car chaque fils divin occupe intégralement la place tenue avant lui par son père, ce qui est une figure d'égalité, et le père, même détrôné, n'en subsiste pas moins, ce qui est une figure d'éternité. Ces généalogies des dieux ont en commun l'irréversibilité. Le premier demeure le premier, ce que l'idée de génération figure de façon commode. Et cette idée de génération demeure, même là où l'on ne trouve pas de généalogie divine, par exemple, quand est posée seulement une grande déesse, accompagnée non de fils, mais d'époux, ou encore d'animaux, domestiques ou sauvages<sup>4</sup>. Cette déesse est principe de vie. Il y a donc un commencement et une suite. Etant féminin, ce commencement appartient à la série négative des éléments pythagoriciens. Ce commencement est donc existence. Il est plus malaisé de lui donner une suite qui soit expression. Mais, par exemple, ce pourrait être la végétation qui sort de la terre. Plus clairement, certaines de ces déesses ont des enfants et ceux-ci peuvent lutter contre elles comme les

<sup>1</sup> 98 b a, 22-25.

<sup>2</sup> 1072 a, 20.

<sup>3</sup> Milka LODETTI, *L'Esprit de contemplation*, 1956. « Beauté », p. 47.

<sup>4</sup> Jean PRZYLUKSI, *La Grande déesse*, 1950, par ex. p. 95.

fil des dieux luttent contre leur père. Une doctrine sereine de l'existence et de l'expression n'en fait que des opposés en quelque sorte logiques ; leur opposition n'est, en somme, que figure, comme leur symbolisme et leur symétrie. Loin de s'opposer à l'existence, l'expression la manifeste et la révèle. Mais que, traitant leur relation avec indifférence, comme un va-et-vient entre le caché et le visible, on arrive ensuite à préférer le visible, on concevra alors l'obscur comme une puissance contrariante et mauvaise. Or, il était premier. C'est ainsi qu'en combattant la ténèbre qui s'élève contre elle, la lumière sera dans la situation du fils luttant contre le père et, mieux encore, contre la mère. Les mythes qui nous content ces luttes nous font peut-être saisir le passage d'une structure à l'autre, de la succession généalogique des dieux à la symétrie d'éléments opposés. Désireuse de donner un sens à ces vicissitudes, la philosophie a fini par nier l'antériorité de la nuit et du néant, et a posé d'abord la lumière et l'être. Mais si la nuit et le néant ou abîme figurent l'existence et si la lumière et l'être figurent l'expression, l'ordre est rétabli, et, avec lui, se fait la paix entre les éléments. Je tiens pour un mythe non seulement instructif, mais indispensable à la philosophie, spécialement à la philosophie du langage, la généalogie des dieux ou la procession des hypostases. Je tiens pour un conte fantastique et trompeur la lutte de la lumière contre les ténèbres ou de l'esprit contre la matière. Quant à la symétrie symbolique du signifiant et du signifié, elle ne se suffit pas à elle-même, car rien dans le symbole n'indique un sens. On peut d'ailleurs à tel point se méprendre avec lui, que l'on prend pour son signifié un contenu rationnel, une pensée conceptuelle. Mais le concept est postérieur à l'expression. Ce qui est exprimé, c'est l'existence, antérieure à l'expression et au concept. Par exemple, si Dieu est le nom ou l'expression d'un ineffable, l'existence est avant lui et, par suite, avant le concept de Dieu que peut forger la philosophie. Dès lors, il y a plus dans le nom que dans le concept, et la théologie peut remonter du nom à l'existence, mais la philosophie peut ne pas réussir à prouver une existence pour le concept qu'elle a forgé. En considérant un exemple plus religieux, si le corps visible est l'expression d'une existence invisible, le pain consacré sur l'autel pourra être considéré directement par les chrétiens comme une présence, en tant qu'ils y voient le corps du Christ. Il ne symbolise pas pour eux un concept quelconque. De même, en poésie, on procède directement de l'existence à l'expression, sans concept. L'expression est donc toute proche de l'existence, mais elle s'en distingue, autrement elle ne serait pas expression. C'est pourquoi, aussi, elle vient en second.